



La préhistoire de l'amour de soi

Patrick Hochart

Réflexions à partir de la lecture de « Émile ou De l'Éducation », de Jean-Jacques Rousseau
(1762)

Communication pour le Cabinet de lecture de l'Association Psychanalyse et Médecine du 10
mai 2023

Les références utilisées dans les notes de bas de page du texte respectent les conventions suivantes :

OC : « Émile ou De l'Éducation », in Œuvres Complètes, tome IV : Émile – Éducation – Morale Botanique. Édition publiée sous la direction de Bernard Gagnebin et Marcel Raymond, Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade, 2010, 1958 pages.

NH : « Julie ou La Nouvelle Héloïse », in Œuvres Complètes, tome II : La Nouvelle Héloïse - Théâtre - Poésies - Essais littéraires . Édition publiée sous la direction de Bernard Gagnebin et Marcel Raymond, Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade, 2012, 2051 pages.

mF : « Émile (première version, manuscrit Favre) », in Œuvres Complètes, tome IV : Émile – Éducation – Morale Botanique . Édition publiée sous la direction de Bernard Gagnebin et Marcel Raymond, Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade, 2010, 1958 pages.

Les références composées de la seule indication du numéro de page renvoient à OC (Œuvres Complètes t. IV)

La préhistoire de l'amour de soi

Qu'est-ce qu'une mère ? Question étrange¹ et qui indique assez que le « nom de mère » ne se réduit pas au fait ou à la simple imputation biologique ou généalogique de celle qui a donné la vie, de la « propre mère »² de l'enfant, mais que sous la mère de l'état-civil - celle que prennent en compte les médecins³ et les lois⁴ -, la question s'impose de savoir ce que doit ou devrait être une mère, ce qu'il en est d' « une véritable mère »⁵, soit de l'office ou de « l'état de mère » (p.246 n., 256), qui loin de se borner à un état de fait, biologique ou juridique, ressortit proprement au registre moral et s'énonce en termes de devoirs et de droit ; devoirs et droit, au demeurant, fort singuliers, puisque, quelques pénibles que puissent paraître ces devoirs⁶, ils ne laissent pas d'être « doux »⁷ et ne requièrent d'autre vertu que celle qu'inspirent la tendresse et la sensibilité⁸, tout de même qu'en retour « le droit de mère » (p.257) n'est autre qu'un droit à la tendresse de la part de son enfant⁹. Si, en effet, la question de la mère est une question de droit et pas seulement de fait, puisqu'il peut y avoir des géniteurs, des génitrices et des rejetons, légitimes ou non, sans qu'il n'y ait en vérité « ni pères, ni mères, ni enfants »¹⁰, encore faut-il ajouter que les devoirs et les droits qui incombent à « l'état de mère » définissent proprement l'empire de

¹ « Au reste, il faut expliquer le sens que je donne à ce nom de mère ; et c'est ce qui sera fait ci-après » (OC, IV, p.246 n).

² « ...sentir que la tendresse qu'il conserve pour sa propre mère est une grâce et que celle qu'il a pour sa mère adoptive est un devoir ; car où j'ai trouvé les soins d'une mère, ne dois-je pas l'attachement d'un fils ? » (p.257).

³ Cf. p.256 et 1306 : « La ligue des femmes et des médecins m'a toujours paru l'une des plus plaisantes singularités de Paris. C'est par les femmes que les médecins acquièrent leur réputation, et c'est par les médecins que les femmes font leurs volontés. On se doute bien par là quelle est la sorte d'habileté qu'il faut à un médecin de Paris pour devenir célèbre ».

⁴ « Les lois, toujours si occupées des biens et si peu des personnes, parce qu'elles ont pour objet la paix et non la vertu, ne donnent pas assez d'autorité aux mères » (p.246 n).

⁵ « O gens durs entrez dans la chambre d'une véritable mère au milieu de sa famille et si vous en ressortez sans être émus je n'ai plus rien à vous dire » (mF, p.66).

⁶ « ...leurs devoirs sont plus pénibles » (p.246 n) ; « Dès que l'état de mère est onéreux... » (p.256).

⁷ « ...ce devoir si doux que la nature leur impose » (p.258) ; « ...les plaisirs attachés aux devoirs de la nature » (p.277).

⁸ « C'est à toi que je m'adresse, tendre et prévoyante mère » (p.245) ; « ...la tendresse des soins maternels » (mF, p.66).

⁹ Cf. p.257, cité supra n.2 ; « ...j'ose promettre à ces dignes mères [...] une tendresse vraiment filiale de la part de leurs enfants » (p.258-59).

¹⁰ « ...l'habitude ne renforce plus les liens du sang ; il n'y a plus ni pères, ni mères, ni enfants, ni frères, ni sœurs ; tous se connaissent à peine, comment s'aimeraient-ils ? » (p.258) ; « Quand tous seront rassemblés en cérémonie, ils pourront être fort polis entre eux ; ils se traiteront en étrangers » (p.262).

la loi naturelle¹¹, soit d'une loi absolument première, antérieure à la raison et qui relève uniquement de la sensibilité ; aussi, tenant du plus près qu'il est possible à la nature, « l'état de mère » est-il, comme de juste, « plus sûr »¹², incontestable¹³, impliquant un devoir qui « n'est pas douteux »¹⁴ et un droit indéfectible¹⁵ ; ainsi encore le commerce entre la mère et l'enfant constitue-t-il, au sein de l'universelle dispersion de l'état de nature, la première et seule « société » que force est à Rousseau de reconnaître incidemment¹⁶. Mais sans doute y a-t-il plus : si « l'état de mère » tient au plus près de la nature, c'est que la nature, notre « mère commune » (I, p.1066), la meilleure mère qui soit¹⁷, n'a guère d'autre figure que maternelle, que tout débat se trouve toujours circonscrit entre les pôles de la mère et de la marâtre, de la bonne mère et de la mère abusive ou négligente, et qu'enfin rien ne fait jamais question qu'à partir d'une défaillance de la mère. Initiatrices du droit naturel, il dépend des mères que la nature perde ou recouvre ses droits : que les femmes cessent d'être mères et « tout vient successivement de cette première dépravation », « le naturel s'éteint dans tous les cœurs » (p.257) ; inversement, satisferaient-elles à leur devoir qui « n'est pas douteux », que tout se réformerait et que « bientôt la nature aurait repris tous ses droits » (p.258) ; autant donc l'office maternel fait valoir la voix même de la nature, autant la défaillance maternelle entame la dénaturation elle-même¹⁸ et se donne comme la source de tout désordre¹⁹.

¹¹ « Tout ce que nous pouvons voir très clairement au sujet de cette Loi, c'est que non seulement pour qu'elle soit loi il faut que la volonté de celui qu'elle oblige puisse s'y soumettre avec connaissance ; Mais il faut encore pour qu'elle soit naturelle qu'elle parle immédiatement par la voix de la Nature » (III, p.125)

¹² « Cependant leur état est plus sûr que celui des pères » (p.246 n)

¹³ « ...cette première éducation appartient incontestablement aux femmes » (p.245 n).

¹⁴ « Le devoir des femmes n'est pas douteux » (p.256)

¹⁵ « Il y a des occasions où un fils qui manque de respect à son père peut, en quelque sorte, être excusé ; mais si dans quelque occasion que ce fût un enfant était assez dénaturé pour en manquer à sa mère, à celle qui l'a porté dans son sein, qui l'a nourri de son lait, qui durant des années s'est oubliée elle-même pour ne s'occuper que de lui, on devrait se hâter d'étouffer ce misérable comme un monstre indigne de voir le jour » (p.246 n ; cf. p.258-59 supra n.9).

¹⁶ « La mère allaitait d'abord ses enfants pour son propre besoin ; puis l'habitude les lui ayant rendus chers, elle les nourrissait ensuite pour le leur ; sitôt qu'ils avaient la force de chercher leur pâture, ils ne tardaient pas à quitter la mère elle-même ; et comme il n'y avait presque point d'autre moyen de se reconnaître que de ne pas se perdre de vue, ils en étaient bientôt au point de ne pas même se reconnaître les uns les autres » (III, p.147 ; cf. id., p.352 : « La plus ancienne de toutes les sociétés et la seule naturelle est celle de la famille »).

¹⁷ « Toute Mère tendre que vous croyez être, elle [la nature] est meilleure Mère que vous » (mF, p.63 ; cf. id., p.57 et III, p.139 : « La Nature traite tous les animaux abandonnés à ses soins avec une prédilection, qui semble montrer combien elle est jalouse de ce droit »).

¹⁸ « D'où vient cet usage déraisonnable ? D'un usage dénaturé. Depuis que les mères méprisant leur premier devoir n'ont plus voulu nourrir leurs enfants, il a fallu les confier à des femmes mercenaires... » (p.255).

¹⁹ « Tout vient successivement de cette première source » (mF, p.66).

Mais la mère n'est telle que par l'enfant²⁰ et la question ne peut manquer de refluer de la mère à l'enfant : qu'est-ce donc qu'un *infans* ? comment un enfant est-il possible²¹ ? Sans doute peut-on concevoir par l'absurde que « l'état de l'enfance » est nécessaire et que « la nature veut que les enfants soient enfants avant que d'être hommes » (p.319), en supputant ce qu'il en serait à défaut d'enfance, « si l'homme naissait grand et fort »²², mais il reste que, considéré en lui-même, « l'état de l'enfance » est un objet de paradoxe, le seul âge, au demeurant, qui n'a pas de maturité propre ni ne connaît de plénitude²³. Ainsi l'enfance est nécessaire donc naturelle au sens de ce qui ne peut pas ne pas être, de ce qui ne peut manquer pour tout être animé et sensible²⁴; bien plus, semble-t-il, l'instant même de la naissance désigne le moment de la pure nature, l'être tel qu'il sort « des mains de l'auteur des choses » (p.245), avant qu'ait pu s'introduire quelque altération que ce soit (p.248), mais ce moment de pure nature est aussi celui d'une détresse absolue, d'une nullité complète, comme si « pour être quelque chose, pour être soi-même et toujours un » (p.250), force était que l' « homme naturel » commençât par n'être rien ni personne. Connaître l'*infantia*, c'est connaître la nature comme infirmité²⁵, c'est connaître qu'il est dans la nature de l'enfant d'être absolument dépourvu, absolument informe, de manquer littéralement de tout²⁶. Bien plus, non seulement l'enfant n'est rien par lui-même, « n'a pas même le sentiment de sa propre existence »²⁷, mais encore est-il, en quelque sorte, moins que rien, puisqu'il n'existe par lui-même qu'en ne ressentant pas autre chose que malaise

²⁰ « Point de mère, point d'enfant. Entre eux les devoirs sont réciproques, et s'ils sont mal remplis d'un côté, ils seront négligés de l'autre » (p.259).

²¹ « On ne connaît point l'enfance... » (p.241-42) ; « Nul de nous n'est assez philosophe pour savoir se mettre à la place d'un enfant » (p.355).

²² « Si l'homme naissait grand et fort, sa taille et sa force lui seraient inutiles jusqu'à ce qu'il eût appris à s'en servir ; elles lui seraient préjudiciables en empêchant les autres de songer à l'assister ; et abandonné à lui-même, il mourrait de misère avant d'avoir connu ses besoins. On se plaint de l'état de l'enfance ! on ne voit pas que la race humaine eût péri si l'homme n'eût commencé par être enfant » (p.246-47) ; « Supposons qu'un enfant eût à sa naissance la stature et la force d'un homme fait [...] cet homme-enfant serait un parfait imbécile » (p.280).

²³ « Chaque âge, chaque état de la vie a sa perfection convenable, sa sorte de maturité qui lui est propre. Nous avons souvent ouï parler d'un homme fait mais considérons un enfant fait : ce spectacle sera plus nouveau pour nous, et ne sera peut-être pas moins agréable » (p.418).

²⁴ « Les animaux mêmes acquièrent beaucoup. Ils ont des sens, il faut qu'ils apprennent à en faire usage ; ils ont des besoins, il faut qu'ils apprennent à y pourvoir. [...] Si les plantes avaient un mouvement progressif, il faudrait qu'elles eussent des sens et qu'elles acquissent des connaissances, autrement les espèces périraient bientôt » (p.281-82 ; cf. mF, p.55, 63).

²⁵ « ...les infirmités naturelles, l'enfance, la vieillesse et les maladies de toute espèce » (III, p.137).

²⁶ « Nous naissons faibles, nous avons besoin de forces ; nous naissons dépourvus de tout, nous avons besoin d'assistance ; nous naissons stupides, nous avons besoin de jugement » (p.247).

²⁷ « Nous naissons capables d'apprendre, mais ne sachant rien, ne connaissant rien. L'âme enchaînée dans des organes imparfaits n'a pas même le sentiment de sa propre existence » (p.279-80) ; « Auparavant il n'est rien de plus que ce qu'il était dans le sein de sa mère, il n'a nul sentiment, nulle idée, à peine a-t-il des sensations ; il ne sent pas même sa propre existence. *Vivit, et est vitae nescius ipse suae* » (p.298).

et douleur²⁸ sans aucun moyen propre d'y remédier²⁹ ; à peine est-il loisible d'avancer qu'il « sent ses besoins et ne les peut satisfaire », puisqu'il n'a en vérité qu'une sensation indéterminée, indistincte, de malaise ou de mal-être³⁰ et qu'il appartiendra justement à ceux qui l'assistent de faire le partage dans cette manifestation confuse de mal-être entre ce qui est besoin et qui doit être satisfait et ce qui ne l'est pas et qui doit être souffert³¹, pour qu'il apprenne à opérer lui-même cette distinction et qu'il en vienne à connaître ses besoins (p.246).

Si donc « l'état de l'enfance », le point de départ naturel et inévitable de la vie humaine, se présente ainsi sous le sceau d'une absolue déficience et sous le signe du privatif (*infans, infirmus, nescius*)³², c'est dire que la destinée humaine s'inscrit d'emblée dans la trame d'une histoire - qu'il aura à devenir ce qu'il a à être, quelque chose, soi-même, toujours un, sans que rien, aucune forme, aucun attribut ne lui soit proprement donné par la nature - et aussi dans la trame d'un certain commerce³³ : l'enfant ne subsiste qu'en étant assisté et ne se forme que sous la garde d'autrui, au travers d'une « altération » originelle, puisque dans ce rapport c'est toujours à partir de l'*alter* que se forme l'*ego*, par

²⁸ « Observez la nature, et suivez la route qu'elle vous trace. Elle exerce continuellement les enfants ; elle endure leur tempérament par des épreuves de toute espèce ; elle leur apprend de bonne heure ce que c'est que peine et douleur. Les dents qui percent leur donnent la fièvre ; des coliques aiguës leur donnent des convulsions [...] Presque tout le premier âge est maladie et danger : la moitié des enfants qui naissent périt avant la huitième année » (p.259) ; « En naissant un enfant crie ; sa première enfance se passe à pleurer » (p.261).

²⁹ « A peine peuvent-ils se mouvoir ; comment s'estorieraient-ils ? Si on les étendait sur le dos, ils mourraient dans cette situation comme la tortue, sans pouvoir jamais se retourner » (p.256).

³⁰ « Comme le premier état de l'homme est la misère et la faiblesse, ses premières voix sont la plainte et les pleurs. L'enfant sent ses besoins et ne les peut satisfaire, il implore le secours d'autrui par des cris. S'il a faim ou soif il pleure, s'il a trop chaud ou trop froid, il pleure, s'il a besoin de mouvement et qu'on le tienne en repos il pleure, s'il veut dormir et qu'on l'agite il pleure.[...] Il n'a qu'un langage parce qu'il n'a, pour ainsi dire, qu'une sorte de mal être ; dans l'imperfection de ses organes, il ne distingue point leurs impressions diverses, tous les maux ne forment pour lui qu'une sensation de douleur » (p.286) ; « Il sentirait le malaise des besoins sans les connaître et sans imaginer aucun moyen d'y pourvoir » (p.280).

³¹ « Infailliblement un enfant dont le corps et les bras sont libres pleurera moins qu'un enfant embandé dans un maillot. Celui qui ne connaît que les besoins physiques ne pleure que quand il souffre, et c'est un très grand avantage ; car alors on sait à point nommé quand il a besoin de secours, et l'on ne doit pas tarder un moment à le lui donner s'il est possible. Mais si vous ne pouvez le soulager, restez tranquille sans le flatter pour l'apaiser : vos caresses ne guériront pas sa colique ; cependant il se souviendra de ce qu'il faut faire pour être flatté, et s'il sait une fois vous occuper de lui à sa volonté, le voilà devenu votre maître ; tout est perdu » (p.290-91).

³² « On connaît donc, ou l'on peut connaître, le premier point d'où part chacun de nous pour arriver au degré commun de l'entendement ; mais qui est-ce qui connaît l'autre extrémité ? (p.281 ; cf. mF, p.62).

³³ « Tout ce que nous n'avons pas à notre naissance et dont nous avons besoin étant grands nous est donné par l'éducation » (p.247) ; « J'ai dit la raison de cet état de faiblesse. La nature y pourvoit par l'attachement des pères et des mères » (p.310) ; «...mais si jamais on vit un spectacle indécent, odieux, risible, c'est un corps de magistrats le chef à la tête en habit de cérémonie, prosternés devant un enfant au maillot qu'ils haranguent en termes pompeux et qui crie et bave pour toute réponse. A considérer l'enfance en elle-même, y a-t-il au monde un être plus faible, plus misérable, plus à la merci de tout ce qui l'environne, qui ait si grand besoin de pitié, de soins, de protection qu'un enfant ? Ne semble-t-il pas qu'il ne montre une figure si douce et un air si touchant qu'afin que tout ce qui l'environne s'intéresse à sa faiblesse, et s'empresse à le secourir ? Qu'y a-t-il donc de plus choquant, de plus contraire à l'ordre que de voir un enfant impérieux et mutin commander à tout ce qui l'entoure, et prendre impudemment le ton de maître avec ceux qui n'ont qu'à l'abandonner pour le faire périr ? » (p.315-16).

les soins de l'*alter* que l'*ego* prend forme. Force est donc, de quelque manière qu'on s'y prenne, que l'éducation commence avec la naissance³⁴, puisque les soins d'autrui sont dès l'origine nécessairement requis par la teneur déficiente de l'enfant ; force est même que la première éducation soit « celle qui importe le plus » (p.245 n), mais aussi la plus problématique qui soit, puisque l'enfant, absolument informe en lui-même, s'y trouve exposé, sans réserve ni résistance³⁵, à l'entière discrétion et merci³⁶ de ceux qui l'entourent, qu'il ne contient pas en lui-même, fût-ce à titre d'ébauche, le patron qu'il faudrait développer et sur lequel régler son assistance, mais qu'il semble se donner comme une matière amorphe, malléable à volonté, prête à prendre toutes les formes et tous les plis qu'on voudra lui donner³⁷, en sorte que la première éducation apparaît absolument formatrice, donnant forme à ce qui de soi est informe et qui ne semble appeler aucune forme plutôt qu'une autre.

C'est justement parce que l'enfant ne laisse préfigurer aucune forme qu'il suffirait de suivre, mais qu'il est originellement informe, que l'homme est exposé par nature à la dénaturation : s'il altère la nature autant qu'elle le peut être, s'il est agent de difformité, voire de monstruosité, c'est qu'il est lui-même, au premier chef, par nature sujet à la difformité³⁸. Puisque « nous voilà tellement livrés aux autres dès notre naissance » (mF, p.56), puisque l'enfant est voué par nature à la dépendance³⁹ et que, n'étant rien par lui-même, il ne saurait autrement se former que par altération, il est exposé non seulement à être défiguré ou déformé, mais à la difformité, et se prête à recevoir une forme arbitraire

³⁴ « Mais ici où l'éducation commence avec la vie ... » (p.279) ; « Je le répète : l'éducation de l'homme commence à sa naissance ; avant de parler, avant que d'entendre, il s'instruit déjà » (p.281 ; cf. p.283).

³⁵ « Avant que l'habitude du corps soit acquise, on lui donne celle qu'on veut sans danger. Mais quand une fois il est dans sa consistance, toute altération lui devient périlleuse. Un enfant supportera des changements que ne supporterait pas un homme : les fibres du premier, molles et flexibles, prennent sans effort le pli qu'on leur donne ; celles de l'homme, plus endurcies, ne changent plus qu'avec violence le pli qu'elles ont reçu » (p.260)

³⁶ « ...si elle est négligente ou emportée, que va devenir à sa merci un pauvre malheureux qui ne peut ni se défendre ni se plaindre ? » (p.274 ; cf. p.315-16, supra n .33).

³⁷ De même que sa figure n'a point de trait fixé ou de « physionomie », mais présente une « bouille » plastique qui se prête à toutes sortes de « grimace » (p.285-86).

³⁸ « Tout est bien, sortant des mains de l'auteur des choses : tout dégénère entre les mains de l'homme. Il force une terre à nourrir les productions d'une autre ; un arbre à porter les fruits d'un autre. Il mêle et confond les climats, les éléments, les saisons. Il mutile son chien, son cheval, son esclave. Il bouleverse tout, il défigure tout : il aime la difformité, les monstres. Il ne veut rien tel que l'a fait la nature, pas même l'homme ; il le faut dresser pour lui comme un cheval de manège ; il le faut contourner à sa mode comme un arbre de son jardin. Sans cela tout irait plus mal encore, et notre espèce ne veut pas être façonnée à demi » (p.245).

³⁹ « Les premières pleurs des enfants sont des prières : si on n'y prend garde elles deviennent bientôt des ordres ; ils commencent par se faire assister, ils finissent par se faire servir. Ainsi de leur propre faiblesse d'où vient d'abord le sentiment de leur dépendance, naît ensuite l'idée de l'empire et de la domination ; mais cette idée étant moins excitée par leurs besoins que par nos services, ici commencent à se faire apercevoir les effets moraux dont la cause immédiate n'est pas dans la nature, et l'on voit déjà pourquoi dès ce premier âge il importe de démêler l'intention secrète qui dicte le geste ou le cri » (p.287 ; cf. NH, V, 3, II, p.570, 571).

qui le retranche absolument de toute référence naturelle, soit encore à mourir à son être moral avant même que d'y naître et à se trouver « dès les premiers pas hors de la nature »⁴⁰ ; avant même qu'il puisse être quelque chose, soi-même, il y a moyen, voire il y a nécessité de l'altérer, et danger de le rendre pour toujours étranger à lui-même, avant même qu'il ait eu seulement le loisir d'être soi. Altération aussi radicale que possible, véritable dénaturation, qui ne vient pas gauchir ou modifier une constitution donnée et ineffaçable (p.247-48 ; cf. mF, p.56), mais supplanter dans l'œuf toute forme naturelle pour y introduire l'arbitraire et l'artifice. Dès lors n'est-il pas vain de parler d' « homme naturel »⁴¹ et d' « éducation de la nature » (p.251), quand par nature l'homme commence par n'être rien ni personne et qu'il ne devient quelque chose que par altération ? Ne faut-il pas, au contraire, conclure que l'homme se définit proprement et originairement comme un être dénaturé, délié de la nature, abandonné par la nature⁴² ou qu'il est de sa nature de n'avoir pas de nature, attendu qu'aucune forme, qu'aucun instinct⁴³ ne lui est naturellement donné ? Est-il donc exposé ou par nature voué à la dénaturation ?

Assurément, « la première éducation » se distingue en ceci qu'elle ne saurait être simplement négative⁴⁴, puisque l'enfant n'est rien (p.281), que la nature, le sens même de ce qu'il a à être, doit lui être, en quelque sorte, infusé de l'extérieur et que « dépourvu de tout » (p.247), « il n'y a pas un moment à perdre pour lui former un bon naturel » (NH, loc. cit, p.581). Mais si nous ne sommes pourtant point, dès les premiers pas, condamnés purement et simplement à l'arbitraire et à l'artifice (p.245 ; mF, p.57), c'est qu'au sein de cette indétermination naturelle, de cette malléabilité qui semble se prêter indistinctement à recevoir n'importe quelle empreinte, il y a un élément déterminant, qu'à l'extérieur, parmi les autres dont l'enfant ne peut manquer de recevoir l'altération, il y a un autrui qui n'est pas quelconque mais qui se trouve naturellement et indubitablement indiqué, sa mère. Sans doute, considéré en lui-même, l'enfant est-il dépourvu de tout (p.247), mais justement il

⁴⁰ Cf. p.259 : « Nous voilà dès les premiers pas hors de la nature » ; NH, loc. cit., p.571 : « J'avais d'abord résolu de lui accorder tout ce qu'il demanderait, persuadée que les premiers mouvements de la nature sont toujours bons et salutaires. Mais je n'ai pas tardé de connaître qu'en se faisant un droit d'être obéis les enfants sortaient de l'état de nature presque en naissant, et contractaient nos vices par notre exemple, et les leurs par notre indiscretion ».

⁴¹ Ce « prodige » (p.250) qu'on ne peut « connaître » qu'en suivant sa formation (p.251).

⁴² « Quand l'homme empiète une fois sur les soins de la nature elle abandonne l'ouvrage et laisse tout faire à l'art humain. Les mêmes plantes qui prospèrent dans des lieux déserts meurent dans nos jardins quand on les y néglige » (mF, p.57).

⁴³ « ...avec cet avantage que chaque espèce n'a que le sien [instinct] propre et que l'homme, n'en ayant peut-être aucun qui lui appartienne, se les approprie tous... » (III, p.135 ; cf. id., p.142-43 : « L'homme sauvage, livré par la Nature au seul instinct, ou plutôt dédommagé de celui qui lui manque peut-être par des facultés capables d'y suppléer d'abord, et de l'élever ensuite fort au-dessus de celle-là... »).

⁴⁴ « Pour former cet homme rare qu'avons-nous à faire ? Beaucoup sans doute ; c'est d'empêcher que rien ne soit fait » (p.251).

ne doit pas s'envisager en lui-même, ou plutôt il ne doit s'envisager en lui-même qu'en rapport avec sa mère, pourvu qu'il est naturellement d'une mère⁴⁵ et à ce titre seulement, d'une « forme originelle »⁴⁶. A ce compte, la mère apparaît comme le remède ou le supplément⁴⁷ naturel à la déréliction naturelle de l'enfant : la nature l'abandonne sans ressource dans son infirmité radicale (p.256), mais elle ne laisse pas d'y pourvoir⁴⁸ et de ménager le remède naturel à cette infirmité naturelle, eu égard à quoi la déréliction et le dénuement de l'enfant se renversent et apparaissent comme la chance même de l'humanité, ce par quoi il faut bien que commence un être qui doit être « soi-même » et pas seulement un rouage du monde. Ainsi sommes-nous, suivant le fil de la nature ou plutôt de sa question, nécessairement renvoyés de la mère à l'enfant et de l'enfant à la mère, puisque c'est par la mère que l'enfant peut retrouver la nature et échapper à l'artifice ou, au contraire, y être condamné sans retour, faute de mère ou par la faute de la mère.

En quoi donc la mère, sa mère, est-elle tout naturellement indiquée pour prodiguer à l'enfant des soins qui ayant une règle de nature, l'inscrivent dans l'ordre d'une nature et lui forment « un bon naturel » ? La démonstration en est faite à partir du registre apparemment central, parce que vital, mais au fond relativement marginal, de la nourriture⁴⁹, pour autant qu'il s'y avère que « la véritable nourrice », la seule naturelle, n'est autre que la mère⁵⁰ et, par suite, la nourrice étrangère nécessairement une mère artificielle, sinon même « une mauvaise mère »⁵¹. Pourquoi la mère est-elle seule la bonne nourrice ? Parce que la nature indique elle-même ce choix en instituant une complémentarité synchronique des besoins : l'enfant n'a pas seulement besoin de lait - ce que pourrait lui fournir toute nourrice -, mais à l'enfant nouvellement né il faut le lait d'une femme nouvellement accouchée (p.273), ce qui discrédite la nourrice étrangère ou du moins en embarrasse le choix, embarras qui ne laisse pas de trahir l'artifice (id.). Plus généralement le nourrissage peut s'envisager sous le signe d'une complémentarité ou d'un équilibre entre une pléthore qui cherche à se décharger et un défaut en peine d'être

⁴⁵ « Auparavant [avant d'avoir appris « à parler, à manger, à marcher »] il n'est rien de plus que ce qu'il était dans le sein de sa mère » (p.298).

⁴⁶ « Voulez-vous donc qu'il garde sa forme originelle ? » (p.261).

⁴⁷ « Il faut les aider, et suppléer à ce qui leur manque soit en intelligence soit en force dans tout ce qui est du besoin physique » (p.290).

⁴⁸ « La nature y pourvoit par l'attachement des pères et des mères » (p.310).

⁴⁹ « ...et cette première éducation appartient incontestablement aux femmes ; si l'auteur de la nature eût voulu qu'elle appartint aux hommes, il leur eût donné du lait pour nourrir les enfants » (p.245-46 n).

⁵⁰ « Comme la véritable nourrice est la mère... » (p.261).

⁵¹ « Celle qui nourrit l'enfant d'une autre au lieu du sien est une mauvaise mère ; comment sera-t-elle une bonne nourrice ? » (p.257).

rempli, de telle sorte que le lien nourricier n'est pas autrement fondé que sur le seul besoin de la mère, pour autant que, par quelque harmonie préétablie, il se trouve justement répondre et s'accorder naturellement au besoin de l'enfant. Argument dont il est fait état dans le *Discours sur l'inégalité* (III, p.147, supra n.16) comme le plus sûr pour garantir le bien-être des petits (id., p.236), mais dont la maxime « demande moins à être étendue que resserrée » (ibid.) et qu'il revient à l'*Emile* de reprendre sous un autre jour, puisque s'y trouve pris en compte le besoin de l'enfant⁵² sans plus de mention du besoin de s'exonérer de la mère. A cet égard, l'accent ne porte plus sur la complémentarité des besoins mais sur l'homogénéité des substances : au fil du nourrissage se trace « la voix du sang », une liaison substantielle entre la mère et l'enfant qui perpétue sur un autre registre ou retrouve le temps de la gestation (p.298), puisque celle qui nourrit et celui qui est nourri ne forment en effet qu'une seule chair, au long d'une continuité homogène (p.275-76). Ainsi la nourriture forme, au fil de son alambic, une chaîne où se fondent et transforment les éléments - végétal, chyle, lait, caillé, chyle -, non sans quelques stases qui interrompent l'écoulement et favorisent l'assimilation (p.275 et n). Sous ce rapport, se marque donc la consubstantialité de la nourrice et du nourrisson qui répare, en quelque sorte la coupure de la naissance, en sorte que le nourrissage se donne naturellement comme la poursuite de la grossesse. Toutefois, loin s'en faut qu'à ce titre la mère s'impose sans conteste possible comme la meilleure et la véritable nourrice, puisque l'enfant pourrait, sans grand dommage physique, être allaité même par une louve⁵³, mais encore qu'il n'est pas impossible qu'il y ait des cas où il ne s'en porterait que mieux et que tout de même qu'il faut ramener par degrés les enfants « à leur vigueur primitive », gâtée originellement par la mollesse des parents⁵⁴ et ainsi amender la substance même dont ils sont formés⁵⁵, de même il vaut sans doute mieux qu'« il suce le lait d'une nourrice en santé que d'une mère gâtée » (p.256-57). A ce compte, la survie de l'enfant est attachée au service d'une nourrice végétarienne en général et non point de sa mère en particulier.

⁵² « Avec la vie commencent les besoins. Au nouveau-né il faut une nourrice » (p.272).

⁵³ « D'autres femmes, des bêtes mêmes pourront lui donner le lait qu'elle lui refuse » (p.257 ; cf. p.492).

⁵⁴ « Mais les nôtres [enfants], amollis avant que de naître par la mollesse des pères et des mères, apportent en venant au monde un tempérament déjà gâté qu'il ne faut pas exposer d'abord à toutes les épreuves qui doivent le rétablir » (p.277).

⁵⁵ En procédant par degrés insensibles et en usant du thermomètre (p.277-78), tant « il n'y a rien désormais qui demande un si grand art que de ramener l'homme à la nature » (mF, p.1268 ; cf. p.640 : « il faut employer beaucoup d'art pour empêcher l'homme social d'être tout à fait artificiel »).

Mais - et c'est là l'argument décisif - la question ne doit pas « s'envisager seulement par le côté physique » (p.257)⁵⁶. Si, en effet, la véritable nourrice est la mère, si à défaut des soins maternels, la carrière est ouverte à la suppléance de l'artifice et à la dénaturation, dans la chaîne pernicieuse et perverse des substitutions de mères et d'enfants (p.255-57), ce n'est pas en vertu de la qualité de son lait - qui peut même être remplacé avantageusement -, c'est pour autant que le nourrissage importe à cela même qui désigne la mère comme irremplaçable, à savoir « la sollicitude maternelle »⁵⁷. Qu'en est-il donc de cette « sollicitude » qui caractérise de manière décisive le rapport naturel de la mère à son enfant ? Sentiment étrange en ce qu'il paraît conjuguer des traits contradictoires. Ainsi passe-t-il d'abord pour une affection naturelle, soit immédiatement donnée et active à l'instar de l'amour de soi, une affection quasi instinctive - comme si le défaut d'instinct chez l'enfant se trouvait compensé par la présence immédiate de l'instinct maternel -, puisque ce qui discrédite la nourrice étrangère, ce n'est pas qu'elle ne puisse point à la longue prendre pour l'enfant « une tendresse de mère » (p.257), mais c'est que cette tendresse, qui aura demandé que « l'habitude change la nature », viendra trop tard⁵⁸ et que donc seule « la sollicitude maternelle » peut immédiatement parer à l'urgence de la détresse infantine, ne pouvant ainsi être suppléée non pas en soi, mais dans son immédiateté : personne d'autre que la mère ne pourra avoir immédiatement envers l'enfant, comme il en a urgemment besoin, les sentiments requis pour les soins qui doivent lui être prodigués. Mais, d'un autre côté, ce sentiment immédiat et à ce titre naturel n'en a pas moins les traits du factice et du social, puisque son immédiateté est justement celle d'une préférence et que la sollicitude maternelle ne porte pas sur l'enfance en général, sur n'importe quel enfant, mais chaque mère sur *son* enfant en particulier, le seul pour lequel la nature lui dise immédiatement quelque chose⁵⁹, ce qui précisément discrédite, dans l'urgence, la nourrice étrangère. A l'encontre de l'« instinct » ou du besoin⁶⁰, la sollicitude maternelle paraît se rapprocher des passions sociales qui se dirigent sur un objet déterminé et exclusif, sous le signe de la préférence. Sous ce rapport, de surcroît, elle pourrait même s'apparenter à ces passions non seulement factices ou culturelles mais encore dénaturées,

⁵⁶ « ...de plus s'en tenir uniquement au physique, c'est ne voir que la moitié de l'objet » (p.273).

⁵⁷ « ...la sollicitude maternelle ne se supplée point » (p.257).

⁵⁸ « ...comment sera-t-elle une bonne nourrice ? Elle pourra le devenir, mais lentement ; il faudra que l'habitude change la nature ; et l'enfant mal soigné aura le temps de périr cent fois, avant que sa nourrice ait pris pour lui une tendresse de mère » (id.).

⁵⁹ « ...femmes mercenaires, qui se trouvant ainsi mères d'enfants étrangers pour qui la nature ne leur disait rien, n'ont cherché qu'à s'épargner de la peine » (p.255).

⁶⁰ « Le penchant de l'instinct est indéterminé. Un sexe est attiré par l'autre, voilà le mouvement de la nature » (p.493-94 ; cf. III, p.157-58).

par lesquelles chacun proteste ne songer qu'aux autres quand en réalité il ne pense qu'à soi (mF, p.56-57). Pour autant, en effet, qu'elle semble porter la mère à s'oublier elle-même (p.246 n) pour ne s'occuper que de son enfant, cette abnégation supposée et ce prétendu esprit de sacrifice, irréductibles à la simple pitié que tout enfant peut inspirer à quiconque (p.315) et qui n'est susceptible ni de cette démesure ni de cette préférence, ne sont-ils pas au fond fort suspects et ne trahissent-ils point la contradiction de l'artifice, en présumant une passion qui renverse la primauté naturelle de l'amour de soi, qui ne se borne pas à en modérer l'activité comme le fait la pitié (III, p.156), mais qui prétend l'étouffer ou du moins le subordonner ? N'est-ce point avec cette supposition sortir de la nature et se vouer au mensonge ? Tout à la fois vertu et sentiment, conjoignant l'exigence du sacrifice, de l'oubli de soi, et la douceur de la bonté naturelle et sensible, une telle sollicitude ne relève-t-elle pas de ces simagrées doucereuses par lesquelles sous couvert de vertu, tels des « énergumènes de sensibilité » (I, p.810), nous nous abandonnons à la pente dénaturée et insensible de l'amour-propre ? Aussi bien qu'en peut-il bien être des « devoirs de la nature »⁶¹, soit d'un mouvement naturel qui ne se réduise pas au penchant ?

Passion ou sentiment sans pareil, unique en son genre, qui confond l'opposition du naturel et du factice, du physique et du moral, peut-être, à l'image du gouverneur, en considérant ce qu'elle doit faire verrons-nous mieux ce que la sollicitude maternelle doit être (p.263) ; peut-être encore en considérant ce qui advient à son défaut verrons-nous mieux ce qu'elle doit faire. Or la carence de sollicitude maternelle affecte deux formes, apparemment contraires, mais également marquées au coin de la cruauté : la négligence ou le défaut de soins propre aux nourrices mercenaires qui tiennent l'enfant dans une contrainte cruelle (p.254), voire le crucifient (p.255) et le mettent quasiment en bière⁶² pour n'avoir pas à s'en soucier davantage en prévenant tout accident fâcheux⁶³ ; l'excès de soins d'une mère qui faisant de son enfant son « idole », augmente et nourrit cruellement sa faiblesse en se gardant derechef de l'exposer aux accidents et aux exercices pénibles (p.259). Dans les deux cas, quoique par des routes opposées (p.259), la faute tient à ce que

⁶¹ « ...les plaisirs attachés aux devoirs de la nature » (p.277) ; « ...ce devoir si doux que la nature leur impose » (p.258).

⁶² « ...tous nos usages ne sont qu'assujettissement, gêne et contrainte. L'homme civil naît, vit et meurt dans l'esclavage : à sa naissance on le coud dans un maillot, à sa mort on le cloue dans une bière : tant qu'il garde figure humaine il est enchaîné par nos institutions » (p.253).

⁶³ « Pourvu qu'il n'y ait pas des preuves de la négligence de la nourrice, pourvu que le nourrisson ne se casse ni bras ni jambe, qu'importe au surplus qu'il périsse, ou qu'il demeure infirme le reste de ses jours ? » (p.255).

le souci de conserver l'enfant prime tout⁶⁴ et qu'on se préoccupe de l'empêcher de mourir ou même simplement de s'estropier (253, 255 ; 268-72), sans se soucier de le mettre en état de vivre, d'agir, de sentir positivement son existence. Autrement dit, dans les deux cas, se trouve strictement réprimée toute marque de libre activité, sinon même de vie⁶⁵, et pour la même raison ou sous le même prétexte, à savoir qu'il pourrait en pâtir. Tandis que la nourrice cruelle tend à conserver « ses membres aux dépens de son corps » (p.255), la mère idolâtre ne peut seulement souffrir l'idée qu'il doive mourir (p.253, 259), et d'abord à elle, soit l'idée de le perdre ; soins, au demeurant, mal entendus et déraisonnables, qui souvent précipitent ce qu'ils sont censés prévenir⁶⁶, ce qui trahit assez que ces soins parcimonieux ou excessifs ne concernent pas l'enfant dont, au contraire, se trouve redoutée, au premier chef, toute marque de vie et de liberté⁶⁷ : si la nourrice mercenaire se préoccupe de préserver l'enfant, ce n'est pas pour qu'il vive lui-même, qu'il sente la vie, puisqu'il peut bien périr pourvu qu'il ne porte pas trace de sa négligence (p.255) ; si la mère idolâtre s'affaire à l'empêcher de mourir, ce n'est pas par esprit de sacrifice, quelques soins qu'elle y consacre, c'est, en nourrissant sa faiblesse, pour se le conserver à elle-même aussi ou même plus étroitement comprimé qu'il n'était dans l'amnios (p.254) et faire en sorte qu'il ne soit rien de plus que ce qu'il était dans son sein. L'une le conserve comme un dépôt dont elle aurait la garde et qu'elle doit mettre à l'abri de se briser ou de s'endommager, l'autre se le conserve comme une poupée ou un fétiche qu'elle s'efforce de retenir à sa disposition, tel un appendice d'elle-même qu'elle entoure de ses soins, auquel elle peut se dévouer d'autant plus sans compter qu'elle ne laisse pas de jouir de son dévouement, à l'instar de *Narcisse ou l'amant de lui-même*, de telle sorte qu'elle peut bien tout sacrifier à l'excès de ses soins, puisqu'elle s'emploie à maintenir l'enfant dans une telle

⁶⁴ « On ne songe qu'à conserver son enfant ; ce n'est pas assez [...] Vous avez beau prendre des précautions pour qu'il ne meure pas : il faudra pourtant qu'il meure ; et quand sa mort ne serait pas l'ouvrage de vos soins, encore seraient-ils mal entendus. Il s'agit moins de l'empêcher de mourir que de le faire vivre. Vivre ce n'est pas respirer, c'est agir ; c'est faire usage de nos organes, de nos sens, de nos facultés, de toutes les parties de nous-mêmes qui nous donnent le sentiment de notre existence. L'homme qui a le plus vécu n'est pas celui qui a compté le plus d'années ; mais celui qui a le plus senti la vie » (p.253).

⁶⁵ « Une contrainte si cruelle pourrait-elle ne pas influencer sur leur humeur, ainsi que sur leur tempérament ? Leur premier sentiment est un sentiment de douleur et de peine : ils ne trouvent qu'obstacle à tous les mouvements dont ils ont besoin. Plus malheureux qu'un criminel aux fers, ils font de vains efforts, ils s'irritent, ils crient. Leurs premières voix, dites-vous, sont des pleurs ; je le crois bien. Vous les contrariez dès leur naissance. Les premiers dons qu'ils reçoivent de vous sont des chaînes ; les premiers traitements qu'ils éprouvent sont des tourments. N'ayant rien de libre que la voix, comment ne s'en serviraient-ils pas pour se plaindre ? Ils crient du mal que vous leur faites ; ainsi garrottés, vous crieriez plus fort qu'eux » (p.254-55).

⁶⁶ « De peur que les corps ne se déforment par des mouvements libres, on se hâte de les déformer en les mettant en presse. On les rendrait volontiers perclus pour les empêcher de s'estropier » (p.254) ; « L'expérience apprend qu'il meurt encore plus d'enfants élevés délicatement que d'autres » (p.260).

⁶⁷ « Il semble qu'on a peur qu'il n'ait l'air d'être en vie » (p.254) ; « on a peur que son cadavre même n'offre une image de liberté » (p.1270).

insensibilité⁶⁸ qu'elle n'a pas besoin d'obtenir son aveu pour en disposer à sa guise et disposer ainsi de tout ce qui peut lui manquer, en se figurant effacer la séparation de naissance. Dans les deux cas, par le biais du calcul mercenaire ou de l'idolâtrie, ce qui en vérité est redouté, ce n'est pas tant la mort réelle de l'enfant que sa vie (p.254, supra n.67), l'expression du mouvement vital - et « moral » - qui risque d'abîmer la poupée et de signifier la séparation, la perte qui le retranche de sa mère et que l'idolâtre s'efforce de dénier. En ce sens, il n'y a de sacrifice que fallacieux : en se dévouant à son enfant, la mère ne s'oublie pas elle-même (p.246 n), puisqu'elle entend qu'il ne se distingue point d'elle et qu'elle s'en fait un objet de jouissance propre, à force d'assujettissement et de contrainte, ce qui trahit la dénaturation au fil de laquelle la « sollicitude » vire en barbarie⁶⁹.

Qu'advient-il donc pour l'enfant à défaut de sollicitude maternelle ?⁷⁰ Rousseau le résume d'un trait sur un double registre, en deux sentences lapidaires : « on conserve ses membres aux dépens de son corps » (255) ; « le cœur meurt, pour ainsi dire, avant que de naître » (p.259). Qu'est-ce à dire sinon que la mère cruelle qui « ne songe qu'à conserver » l'enfant » ne laisse pas de le conserver dans sa confusion et son indistinction premières, de redoubler, par sa contrainte ou son idolâtrie, le marasme et le mal-être qui sont le lot de l'enfant considéré en lui-même (p.286), d'entretenir et de nourrir son infirmité, soit de le maintenir dans un état où il ne saurait avoir par lui-même ni le sentiment de l'unité distincte de son corps⁷¹, ni le sentiment de sa propre existence (p.279-80, 298). Traité en détail, membre à membre, pleur à pleur, tant dans son être physique que dans ses sensations affectives⁷², sans égard à l'unité charnelle et morale à laquelle il doit advenir « pour être quelque chose, pour être soi-même et toujours un » (p.250), il se trouve conservé, autant qu'il est possible, dans la dispersion⁷³ et le chaos de cette existence larvaire qui lui échoit comme n'étant d'abord rien par lui-même. Ou plutôt, car considéré en lui-même cet état n'est tout simplement pas viable (p.315-16), survit-il néanmoins grâce aux soins qui lui sont malgré tout prodigués, qu'il ne devient justement quelque chose que malgré tout, envers et contre tout, et qu'il ne forme le sentiment de sa propre existence que par un biais

⁶⁸ « ...qu'elle augmente et nourrit sa faiblesse pour l'empêcher de la sentir » (p.259).

⁶⁹ « ...c'est une précaution barbare [...] Les mères cruelles dont je parle... » (p.259).

⁷⁰ « ...mais cet attachement peut avoir son excès, son défaut, ses abus » (p.310).

⁷¹ « ...il ne saurait pas même qu'il en a un [un corps] » (p.280).

⁷² « Les premières sensations des enfants sont purement affectives, ils n'aperçoivent que le plaisir et la douleur » (p.282).

⁷³ « ...ils sont pour ainsi dire à chaque instant d'autres êtres » (mF, p.76).

négatif, celui de l'injustice⁷⁴, de la mutinerie et de la colère (254-55, 261, 287). Ne se sentant exister que contre le monde entier, dans l'indistinction des choses et des personnes (p.314-15, 492), il ne saurait s'affirmer qu'en prenant tout le monde en haine (p.314). De la sorte, le premier emploi de sa liberté se fourvoie radicalement dans l'aliénation, par le biais de l'esclavage et de la tyrannie⁷⁵ dans lesquels seulement il lui est loisible de se sentir vivre, si bien que le naturel se trouve étouffé avant même que de naître sous les passions négatives « qu'on a fait naître à la place »⁷⁶. Sans doute l'enfant devient-il quelque chose, mais précisément sur un registre qui l'empêche de devenir soi-même, comme si l'amour de soi se trouvait originairement défléchi et dévoyé en amour-propre avant même d'avoir pris naissance, puisque le premier sentiment qu'il a de lui-même s'empreint de passions « irascibles et haineuses » (I, p.669, 806, 863, 891, 965-66). Pente fatale, dès lors que la première voie, la seule voie ouverte à la liberté et au sentiment propre de son existence, le porte à s'affirmer essentiellement à l'encontre de la contrainte où on le tient : né dans l'esclavage, dans une contrainte qui s'efforce de le maintenir comme s'il n'était pas né⁷⁷, comment ne s'affirmerait-il pas en niant qu'il ne soit pas né et comment, voué au négatif, ne serait-il pas né « pour l'esclavage »⁷⁸ ? Incapable qu'il est de former quelque notion morale positive que ce soit⁷⁹ et hors d'état de concevoir positivement ses droits et ses devoirs, l'enfant ne laisse pas de sentir précocement que l'on attende à ses droits (p.286) et ne peut manquer de se rebeller indistinctement ; il n'a dès lors d'autre loisir d'éprouver le sentiment de sa propre existence qu'en réagissant contre l'injustice du monde en général et se trouve voué « aux passions repoussantes et cruelles qui rendent, pour ainsi dire, la sensibilité non seulement nulle, mais négative et font le tourment de ceux qui les éprouvent » (p.506).

⁷⁴ « Je n'oublierai jamais d'avoir vu un de ces incommodes pleureurs ainsi frappé par sa nourrice. Il se tut sur le champ, je le crus intimidé. Je me disais : ce sera une âme servile dont on n'obtiendra rien que par la rigueur. Je me trompais ; le malheureux suffoquait, il avait perdu la respiration, je le vis devenir violet. Un moment après vinrent les cris aigus, tous les signes du ressentiment et de la fureur, du désespoir de cet âge étaient dans ses accents. Je craignis qu'il n'expirât dans cette agitation. Quand j'aurais douté que le sentiment du juste et de l'injuste fût inné dans le cœur de l'homme, cet exemple seul m'aurait convaincu. Je suis sûr qu'un tison ardent tombé par hasard sur la main de cet enfant lui eût été moins sensible que ce coup assez léger, mais donné dans l'intention manifeste de l'offenser » (p.286-87).

⁷⁵ « Enfin quand cet enfant esclave et tyran... » (p.361).

⁷⁶ « ...après avoir étouffé le naturel par les passions qu'on a fait naître à la place... » (mF, p.69) ; « ...après avoir pris peine à le rendre méchant, on se plaint de le trouver tel » (p.261).

⁷⁷ « Il était moins à l'étroit, moins comprimé dans l'amnios qu'il n'est dans ses langes : je ne vois pas ce qu'il a gagné de naître » (p.254).

⁷⁸ « Tout homme né dans l'esclavage naît pour l'esclavage, rien n'est plus certain » (III, p.353).

⁷⁹ « Avant l'âge de raison nous faisons le bien et le mal sans le connaître, et il n'y a point de moralité dans nos actions, quoiqu'il y en ait quelquefois dans le sentiment des actions d'autrui qui ont rapport à nous » (p.288).

Qu'en est-il donc, à rebours, des effets de la sollicitude maternelle ? Si à son défaut le cœur meurt avant même que de naître, si avec la voix du sang⁸⁰ se trouve étranglée toute sensibilité, tout sentiment positif de vie et de liberté, c'est que la sollicitude maternelle a pour office d'éveiller la sensibilité de l'enfant et, en premier lieu, cette passion primitive, source et règle de toutes les autres, qu'est l'amour de soi ; passion primitive mais point vraiment innée, quoiqu'il arrive à Rousseau de le suggérer⁸¹, d'abord parce que comme toute passion, l'amour de soi requiert d'être éveillé, ensuite parce que loin s'en faut que son « objet », l'unité du soi et le sentiment de l'existence propre, soit donné immédiatement, puisqu'il devra, au contraire, se constituer tout au long des premiers âges, à mesure que se forme et se développe justement l'amour de soi. Ainsi l'amour de soi n'est pas l'instinct de conservation dont il tient lieu, mais d'abord la passion unifiante, rassemblante, par laquelle l'enfant dépasse la confusion et le marasme de ses sensations, en les rapportant toutes au sentiment de soi⁸².

Quoi qu'il en soit de cette « opération » (III, p.125), s'il incombe à la sollicitude maternelle de l'éveiller, en éveillant la sensibilité de l'enfant, ce n'est pas, comme on serait tenté de le croire, pour initier l'enfant à l'amour et former son cœur en le disposant à lui rendre la pareille. Tout au contraire et pour longtemps, l'enfant, même *puer*, n'est pas susceptible de liaisons morales, de quelque nature qu'elles soient, et ne saurait contracter d'autre attachement que machinal (p.492, 500), de sorte qu'il faut rigoureusement se garder de lui demander ce qu'il n'est pas en état de donner, sous peine de ne lui apprendre qu'à donner le change. Autrement dit, la sensibilité naissante de l'enfant, éveillée par la sollicitude maternelle, ne peut et ne doit se tourner que sur lui-même : s'il incombe à la mère d'éveiller le cœur de l'enfant, c'est pour lui ménager, par son « enceinte »⁸³, le loisir de se rassembler lui-même, de se sentir un et d'accéder à l'amour de soi. L'enfant n'est d'abord quelque chose qu'en étant l'objet singulier de la sollicitude maternelle, seul point de ralliement, seule clôture au regard de laquelle il lui est loisible d'advenir positivement au sentiment de soi, de son unité singulière ; l'enfant mal aimé ne saurait s'aimer lui-même.

⁸⁰ « Si la voix du sang n'est fortifiée par l'habitude et les soins, elle s'éteint dans les premières années, et le cœur meurt, pour ainsi dire, avant que de naître » (p.259).

⁸¹ « La source de nos passions, l'origine et le principe de toutes les autres, la seule qui naît avec l'homme et ne le quitte jamais tant qu'il vit est l'amour de soi » (p.491).

⁸² « ...toutes ses sensations se réuniraient dans un seul point ; il n'existerait que dans le commun *sensorium* ; il n'aurait qu'une seule idée, à savoir celle du *moi* à laquelle il rapporterait toutes ses sensations, et cette idée ou plutôt ce sentiment serait la seule chose qu'il aurait de plus qu'un enfant ordinaire » (p.280).

⁸³ « Forme de bonne heure une enceinte autour de l'âme de ton enfant ; un autre peut en marquer le circuit ; mais toi seule y dois poser la barrière » (p.246).

Or cette enceinte, cet abri maternel ne désigne pas précisément un espace de protection contre les accidents du monde - tout au contraire, à cet égard, il importe de le plonger dans l'eau du Styx (p.259), de le laisser s'exercer et se rendre prêt à affronter toutes les occurrences possibles (p.253, 282) ; cette enceinte est cela même qui permet à l'enfant de dépasser son indétermination interne, la confusion de ses sensations, l'enclos à l'abri duquel, garanti « du choc des opinions humaines » (p.245-46), il se peut lui-même rassembler et ressentir cette passion rassemblante qu'est l'amour de soi. Si donc la sensibilité première, l'amour de soi, ne s'éveille qu'à partir de la sollicitude maternelle, il ne laisse pas de comporter en souffrance, en suspens, sans emploi, comme une pierre d'attente, la trace de l'autre - de la mère en lui-même - au cœur du sentiment de soi, trace qui s'avèrera après coup, au moment où l'amour de soi, pleinement développé, se fera expansif et où l'adolescent sera en mesure de déceler les intentions d'autrui à son égard. Sans doute l'enfant, tant qu'il a déjà bien suffisamment à faire avec soi, n'est susceptible d'aucun sentiment moral hormis envers lui-même, mais s'il n'est pas l'objet d'une sollicitude maternelle, il ne sera point capable de s'aimer lui-même, puis, suivant « la marche de la nature », d'aimer les autres. Tout le vrai développement moral s'inscrira donc dans l'après coup, mais si rien n'est donné, rien ne pourra après coup être retrouvé et « nous sommes dès les premiers pas hors de la nature » (p.259), pour nous trouver hors d'état de la retrouver, faute d'avoir quoi que ce soit à retrouver. Si donc « l'enfant doit aimer sa mère avant de savoir qu'il le doit » (id.), s'il n'est pas sans sentir ce qu'il lui doit, ce devoir est inscrit, telle une trace d'abord sans effet, dans l'amour de soi auquel la sollicitude maternelle a donné naissance ; ce qui semble impliquer, au demeurant, que la mère doive, tel le législateur, « travailler dans un siècle et jouir dans un autre » (III, p.381), puisqu'elle ne saurait être pleinement payée en retour de ses soins que dans l'après coup lointain de l'adolescence⁸⁴.

Pourquoi, maintenant, revient-il à la mère, à la mère seule, de façon irremplaçable, qui « ne se supplée point », de ménager à son enfant l'enceinte où il lui est donné de fortifier « la douce voix du sang » (mF, p.67), de s'habituer à lui-même et de se constituer positivement comme un ? En raison, sans doute, de sa « prévoyance » (p.245), bien

⁸⁴« Cultive, arrose la jeune plante avant qu'elle meure ; ses fruits feront un jour tes délices » (p.246). Encore que la mère soit ou entende être dès à présent ce que l'enfant aime le plus au monde (après lui ?) : « Ils se contraignent aussi peu devant moi qu'en mon absence. Au contraire, sous les yeux de leur mère ils ont toujours un peu plus de confiance, et quoique je sois l'auteur de toute la sévérité qu'ils éprouvent, ils me trouvent toujours la moins sévère : car je ne pourrais supporter de n'être pas ce qu'ils aiment le plus au monde » (NH, loc. cit., p.578) ; ce à quoi prétendent encore jalousement et indûment les mères dénaturées (p.257).

différente de « la fausse prévoyance des pères » (p.246 n, 301-302, 307) ; c'est que cette sollicitude, quelque immédiate qu'elle soit et seule à même de parer à l'urgence, n'a rien d'instinctif, mais se trouve dès longtemps préparée dans le sentiment de la mère pour son enfant : dès avant la naissance, il est donné à la mère, et à elle seule, de sentir son enfant et d'en faire par avance l'objet sensible de sa sollicitude singulière. Juste prévoyance en ceci que la mère ne laisse pas d'anticiper son enfant comme autre, comme déjà séparé d'elle, de le pré-voir mais comme imprévisible, soit de « préparer de loin le règne de sa liberté » (p.282) ou de vouloir toujours déjà son bonheur⁸⁵, de le considérer toujours déjà « comme un être moral » (p.301). C'est dire que l'appartenance de l'enfant à sa mère, qui signe d'emblée sa singularité comme objet de sa sollicitude singulière, compose ou doit composer avec une certaine étrangeté sensible, avec un certain sentiment d'étrangeté ; ce qui explique d'ailleurs que cette sollicitude puisse se reporter sur un autre enfant, sur un enfant étranger qui peut devenir sien ou pour lequel elle peut prendre « une tendresse de mère » (p.257), tout comme le sien ne laisse pas d'être senti, en un sens, comme étranger. Ainsi la sollicitude maternelle anticipe son enfant, sans préférence comparative, aussi bien comme un objet qu'elle a à perdre et c'est ce qui constitue proprement la jouissance maternelle - « il faudra pourtant qu'il meure » (p.253) - pour autant que sa jouissance a trait à ce qui se peut, voire se doit perdre. Nulle abnégation donc dans la sollicitude maternelle, aussi dévouée que la mère soit à son enfant sans rien exiger en retour qui l'assujettisse et le captive au lieu de lui ménager le loisir d'accéder à lui-même, mais à rebours la jouissance de l'extase⁸⁶ : tableau exemplaire d'un enfant qui sous le regard extatique de la mère vaque à lui-même, qui dans l'enceinte de sa présence a le loisir d'accéder à lui-même, d'être tout à lui-même et aux choses (p.461), sans se réfléchir dans le regard des adultes ni chercher à se faire valoir auprès d'eux.

Sans doute l'enfant n'est-il pas proprement un, n'est-il rien en et par lui-même que multiplicité indistincte de sensations et confus malaise, mais il reste qu'il est aussi d'emblée unique pour autant qu'il se trouve anticipé dans le désir ou la sollicitude maternelle, qu'avant même de naître il ne laisse pas d'être l'objet d'une pré-dilection (cf.III, p.139, supra n.17) singulière et sensible, qui ne relève pas des préférences

⁸⁵ « La mère veut que son enfant soit heureux, qu'il le soit dès à présent. En cela elle a raison » (p.246 n).

⁸⁶ « Insensiblement Julie s'est laissée absorber à celui [le sentiment] qui dominait tous les autres. Ses yeux se sont tout à fait fixés sur ses trois enfants, et son cœur ravi dans une si délicieuse extase animait son charmant visage de tout ce que la tendresse maternelle eut jamais de plus touchant » (NH, loc. cit., p.560 ; cf. id., p.769 : « Un air fort occupé dans les enfants ; un air de contemplation rêveuse et douce dans les trois spectateurs. La mère surtout doit paraître dans une extase délicieuse » ; cf. encore mF, p.66).

comparatives de l'amour-propre, mais s'enracine dans l'absolu de l'amour de soi : la mère n'attend pas un enfant quelconque ou un enfant en général, un échantillon d'enfant, ni proprement un enfant plus beau que les autres, mais l'enfant qu'elle porte est toujours déjà, à ses yeux, sien et unique, *son* enfant dans sa singularité, et elle se rapporte à lui comme à elle-même, n'était qu'elle le sent aussi comme autre. Nul doute que pour Rousseau, l'enfant, au sein de sa détresse native, ne tienne dans ce sentiment dont il est l'objet singulier, le point de ralliement ou d'identification, le ressort à partir duquel la chance lui est ménagée d'advenir à lui-même ; mais aussi que cette chance comporte le risque d'une aliénation originaire, soit de se trouver approprié à un autre avant même d'avoir eu le loisir d'accéder à soi, pour peu que la mère fasse de son enfant sa chose, qu'elle le regarde comme un corps étranger, une charge onéreuse dont il importe de se délivrer (p.256), ou, au contraire, comme une simple partie d'elle-même, son idole ou son jouet. Quoi qu'il en soit, s'il faut bien pour en venir à être soi-même commencer par n'être rien, le sujet ne saurait se constituer dans sa singularité propre qu'en étant d'abord l'objet singulier d'une passion qui s'adresse en lui, comme par avance, à l'individu qu'il a à être. En ce sens le paradoxe essentiel c'est que ce par quoi nous sommes nous-mêmes est d'abord extérieur à nous, que le sentiment même de notre existence est d'abord éprouvé par une autre personne et que c'est en puisant à cette source qu'il nous est donné de le former pour notre propre compte ; autre personne toutefois qui, sous l'espèce de la mère, n'est pas uniment étrangère, ce qui ménage le loisir d'une altération - car c'est bien à partir de l'altérité maternelle que l'*ego* se constitue - qui ne soit pas aliénante, pour autant qu'en cette sollicitude l'enfant est aussi pour la mère un autre et d'emblée reconnu comme tel, attachée qu'elle est à son bonheur (p.246 n) et qu'elle doit être à lui laisser toute la liberté surveillée dont il est susceptible⁸⁷.

Mais, assurément, cette extase et ce « zèle maternel » (NH, loc. cit., p.583) requièrent des ménagements, faute de quoi ils risquent de s'abîmer dans une fascination captatrice et « aveugle »⁸⁸, de se corrompre dans une unité siamoise où chacun se fait esclave et tyran de l'autre ; à quoi pourvoit, au gré d'un partage peut-être fâcheux mais

⁸⁷ « ...il faut donc leur laisser l'usage de toutes celles [les forces] qu'elle [la nature] leur donne et dont ils ne sauraient abuser » (p.290).

⁸⁸ « ...quand elle se trompe sur les moyens il faut l'éclairer. L'ambition, l'avarice, la tyrannie, la fausse prévoyance des pères, leur négligence, leur dure insensibilité, sont cent fois plus funestes aux enfants que l'aveugle tendresse des mères » (p.246 n).

inévitable (p.274), le regard du père⁸⁹, ému mais point extatique, qui par sa seule présence⁹⁰ et ses « directions »⁹¹, préserve la sollicitude maternelle du danger de virer en idolâtrie et de s'aveugler en gâterie possessive : instance de l'écrit et de l'articulation qui vient régler le pur accent de la voix ou du babil maternel⁹², tout comme le législateur est requis pour éclairer (p.246 n, supra n.88) l'aveuglement de la volonté générale qui veut toujours le bien mais ne le connaît pas toujours (id. ; cf. III, p.380). Force est enfin de reconnaître que la nature est moins une donnée ou un état originaire qu'elle ne se déploie sur le fil d'une histoire ou d'une « marche » et que la formation d'un bon naturel procède par un jeu d'anticipation et d'après coup. A ce compte la prévoyance maternelle - « douce illusion de la nature » (mF, p.66) - n'est pas un leurre mais elle est, en quelque sorte, performative ou auto-réalisatrice : elle pré-voit dans son enfant ce qu'il n'est pas mais qu'il n'a chance de devenir que par l'effet même de cette pré-voyance.

⁸⁹ Celui qui « peut marquer le circuit » (p.246, supra n.80).

⁹⁰ « Quand on lit dans Plutarque que Caton le Censeur, qui gouverna Rome avec tant de gloire, éleva lui-même son fils dès le berceau, et avec un tel soin qu'il quittait tout pour être présent quand sa nourrice, c'est-à-dire la mère le remuait et le lavait... » (p.262 n).

⁹¹ « Si la mère consent à remplir ses devoirs, à la bonne heure ; on lui donnera ses directions par écrit » (p.272 ; cf. mF, p.72 n : « Quand le père veut lui-même élever son enfant, alors tout va tout seul, on n'a pas besoin de cet embarras »).

⁹² « On a longtemps cherché s'il y avait une langue naturelle et commune à tous les hommes : sans doute il y en a une ; et c'est celle que les enfants parlent avant de savoir parler. Cette langue n'est pas articulée, mais elle est accentuée, sonore, intelligible. L'usage de la nôtre nous l'a fait négliger au point de l'oublier tout à fait. Etudions les enfants, et bientôt nous la réapprendrons auprès d'eux. Les nourrices sont nos maîtres dans cette langue, elles entendent tout ce que leur disent leurs nourrissons, elles leur répondent, elles ont avec eux des dialogues très bien suivis, et quoiqu'elles prononcent des mots, ces mots sont parfaitement inutiles, ce n'est pas le sens du mot qu'ils entendent, mais l'accent dont il est accompagné » (p.285 ; cf. I, p.107 (avec « Maman ») : « Nos tête-à-tête étaient moins des entretiens qu'un babil intarissable »).